

RENTREZ DANS LA PEAU D'HADRIEN*

par May CHEHAB (Université de Chypre)

Intus et in cute

Jean-Jacques Rousseau, *Confessions*, Livre I, épigraphe¹

Qui est Hadrien ? De quoi ou de qui est-il composé ? Qu'est-ce qui le définit ? Comment Marguerite Yourcenar parvient-elle à glisser dans une introspection épistolaire inscrite dans le temps de l'Antiquité des réflexions philosophiques modernes sur le "moi" tout en respectant la plausibilité historique ? Comment parvient-elle à se glisser elle-même dans la peau d'Hadrien ?

Dans ce parcours de questionnements, nous allons isoler quelques problématiques fédératrices : pluralité de l'être *versus* unicité de l'être ; virtualité de l'être *versus* son immutabilité ; idéalité du moi *versus* sa corporéité. Enfin, le thème de la survie de l'empereur au-delà de lui-même.

Introduction

Le terme "peau" apparaît dans deux passages importants de *Mémoires d'Hadrien*, sur lesquels nous reviendrons un peu plus loin. Le premier se réfère à la conscience que l'on a de soi lors du passage de l'état de sommeil à l'état de veille :

* Cet article est la version remaniée d'une intervention au cours de la « Journée d'agrégation "Marguerite Yourcenar, *Mémoires d'Hadrien*" » organisée le 4 octobre 2014 par Bruno Blanckeman et Anne-Yvonne Julien, avec la SELF XX-XXI, à l'Université Sorbonne nouvelle-Paris 3.

¹ L'épigraphe trouve son origine dans un vers des *Satires* du poète latin Perse (Aulus Persius Flaccus) dont le vers entier se lit *ego te intus et in cute novi* (*Satires*, III, vers 30) : « Moi, je te connais intérieurement et sous la peau ».

J'évoque les brusques sommeils sur la terre nue, dans la forêt, après de fatigantes journées de chasse ; l'aboi des chiens m'éveillait, ou leurs pattes dressées sur ma poitrine. Si totale était l'éclipse, que j'aurais pu chaque fois me retrouver autre, et je m'étonnais, ou parfois m'attristais, du strict agencement qui me ramenait de si loin dans cet étroit canton d'humanité qu'est moi-même. Qu'étaient ces particularités auxquelles nous tenons le plus, puisqu'elles comptaient si peu pour le libre dormeur, et que, pour une seconde, avant de rentrer à regret dans la peau d'Hadrien, je parvenais à savourer à peu près consciemment cet homme vide, cette existence sans passé ? (MH, p. 26, / p. 299)².

Dans le second extrait, la peau s'identifie à l'unicité, la singularité de chaque être, en l'occurrence, à celle de l'empereur Hadrien :

Je voulais que mon prestige fût personnel, collé à la peau [...].
(MH, p. 118, / p. 366)

Dans ces deux passages, la peau est donc associée à des expressions courantes. Les dictionnaires (le Littré, par exemple) précisent que *dans sa peau* = dans sa propre personne ; *changer de peau* = changer de manière d'être ; *entrer, se mettre dans la peau de quelqu'un* = s'identifier à cette personne par l'imagination, cette dernière expression étant souvent rencontrée dans un contexte théâtral. De fait, dans *Mémoires d'Hadrien*, l'expression « rentrer dans la peau d'Hadrien » qui apparaît dès les premières pages de l'œuvre, sera ultérieurement amplifiée dans ce domaine précis du théâtre.

A priori donc, la peau semble bien dans *Mémoires d'Hadrien* revêtir les acceptions et connotations courantes du terme. Elle désigne l'enveloppe charnelle qui délimite l'individu et sert de substitut métonymique à la notion de personne.

² La première indication de pagination renvoie au volume de *Mémoires d'Hadrien*, Paris, Gallimard (coll. « Folio », n° 921), 1977 ; la seconde au volume intitulé *Œuvres romanesques [OR]*, Paris, Gallimard (coll. « Bibliothèque de la Pléiade »), 1982.

Sous la peau, une pluralité d'êtres

Pourtant, ceci étant à peine connoté par le recours aux expressions figées rencontrées dans l'œuvre, que les propos d'Hadrien viennent en ébranler les assises communément admises. L'empereur met d'abord en doute le postulat de l'unicité de cet individu, de cet in-divis, cet a-tomon insécable. Sous sa peau frontalière, il y a en effet une pluralité d'êtres :

Des personnages divers régnaient en moi tour à tour, aucun pour très longtemps, mais le tyran tombé regagnait vite le pouvoir. J'hébergeai ainsi l'officier méticuleux, fanatique de discipline, mais partageant gaiement avec ses hommes les privations de la guerre ; le mélancolique rêveur des dieux ; l'amant prêt à tout pour un moment de vertige ; le jeune lieutenant hautain qui se retire sous sa tente, étudie ses cartes à la lueur d'une lampe, et ne cache pas à ses amis son mépris pour la manière dont va le monde ; l'homme d'État futur. Mais n'oublions pas non plus l'ignoble complaisant, qui, pour ne pas déplaire, acceptait de s'enivrer à la table impériale ; le petit jeune homme tranchant de haut toutes les questions avec une assurance ridicule ; le beau parleur frivole, capable pour un bon mot de perdre un bon ami ; le soldat accomplissant avec une précision machinale ses basses besognes de gladiateur. (*MH*, p. 65-66, / p. 328-329)

Une dramaturgie de la vie intérieure

Ce passage expose toute une dramaturgie de la vie intérieure d'Hadrien. On n'y rencontre nul vocabulaire philosophique spécialisé, nul anachronisme notionnel apparent. Son langage est de l'ordre de la description, dans le style soutenu de l'*oratio togata* cher à Marguerite Yourcenar. Le texte emprunte ses métaphores au théâtre, institution éminemment antique. Il n'y a d'ailleurs aucune raison de s'étonner du va-et-vient sémantique entre la notion de personne et ce monde du spectacle si l'on se souvient que dans l'Antiquité grecque :

prosôpon, de visage, en vient par synecdoque à désigner la « personne » tout entière porteuse du visage (Lallot 2004 : 23)³, que l'acception, ou l'extension, « masque » de théâtre (voir Aristote 1980 : v. 1449a 36) entraîne à son tour celle de « personnage » d'un drame, puis d'un récit. *Prosôpon*, comme on sait, a pour équivalent le terme latin de *persona*, qui « renvoie à son tour au masque avant de désigner le personnage, la personnalité et la personne grammaticale »⁴.

La même peau d'Hadrien, celle de l'homme comme celle de ses masques, désignerait – plutôt que recouvrirait – une personne protéiforme (voire diverses personnes), car l'expression « sous le masque » n'est pas attestée en grec (*ibid.*). Sur la peinture des vases attiques, par exemple, le masque en place n'est signalé sur le visage par aucune ligne de démarcation⁵ : le visage de l'acteur n'existe pas. Il n'y a donc pas de mélange entre une identité propre et une identité empruntée : l'une *succède* à l'autre (Hadrien dit bien régnaient en moi « tour à tour »), l'acteur est désormais le personnage qu'il incarne ; il ne fait pas un avec son personnage, pas plus que le possédé ne fait un avec le dieu qui l'envahit dans l'enthousiasme (*en-theos*) : il *est* le personnage, il *devient* le dieu. Il s'agit là d'une perméabilité, d'un rapport immédiat à l'altérité, et de la possibilité pour la singularité d'être suspendue (*ibid.*).

La récapitulation que fait Hadrien de ce qui le définit semble donc ici tout à fait vraisemblable dans le contexte historique de l'Antiquité gréco-romaine. Nul besoin de rappeler le soin scrupuleux que mettait Marguerite Yourcenar, dont l'érudition ne saurait être mise en doute, pour camper des personnages plausibles dans des situations plausibles. Cependant, en dépit de l'allégorisation théâtrale qui donne une légitimation historique formelle aux avatars d'Hadrien, la multiplicité de ces actants n'est

³ Jean LALLOT, « Acteur. “*Prosôpon*”, “*persona*” : du théâtre à la grammaire », *Vocabulaire européen des philosophes. Dictionnaire des intraduisibles*, Barbara CASSIN éd., Paris, Éditions du Seuil / Le Robert, 2004, p. 23.

⁴ Frédérique ILDEFONSE, « La personne en Grèce ancienne », *Terrain*, n° 52, 2009, p. 64-77.

⁵ Françoise FRONTISI-DUCROUX, *Du masque au visage : aspects de l'identité en Grèce ancienne*, Paris, Flammarion, 1995, p. 40-41.

pas représentative d'une métaphorisation antique. Elle est au contraire sous-tendue par la notion moderne de personne, qui a battu en brèche, à la suite de la réflexion nietzschéenne, l'idée d'une unicité souveraine de la personne. Rappelons ici l'importance des lectures nietzschéennes chez Yourcenar. Dans les entretiens que celle-ci accorde à Matthieu Galey, regroupés sous le titre *Les Yeux ouverts* (l'excipit de *Mémoires d'Hadrien*), la romancière admet avoir été influencée par certains philosophes tout en citant le seul Nietzsche pour appuyer son propos.

Si vous voulez des influences, il faudrait probablement chercher du côté des philosophes. Je crois par exemple qu'on ne peut pas donner trop de place à l'influence de Nietzsche, pas du Nietzsche de *Zarathoustra*, mais celui du *Gai savoir*, d'*Humain trop humain* [...].⁶

À la suite du philosophe allemand, Yourcenar considère le *je* unitaire comme une « commodité grammaticale, philosophique et physiologique »⁷. Cette phrase reprend et condense effectivement trois moments de la critique nietzschéenne de la pensée du *moi*. 1) Son moment physiologique – sur lequel nous reviendrons – qui isole traîtreusement et présomptueusement le *moi* de la chaîne des êtres. 2) Son moment philosophique, qui se traduit par les questions “Qui suis-je?”, ou plutôt “combien suis-je?” – voire “lesquels suis-je?”, puisque la langue française n'admet pas le nombre pour le pronom interrogatif “qui”. 3) Enfin le moment grammatical qui renvoie directement aux attaques lancées par Nietzsche contre la notion d'individu, le *moi* n'étant plus à ses yeux ‘un’ mais composé d'une pluralité de “moi”. À l'« *atomisme de l'âme*, [une] croyance selon laquelle l'âme serait quelque chose d'indestructible, d'éternel, d'indivisible, une monade, un *atomon* » (*Par-delà le bien et le mal*, § 12, 570), le philosophe allemand

⁶ Marguerite YOURCENAR / Matthieu GALEY, *Les Yeux ouverts*, Paris, Le Centurion, 1980, p. 50.

⁷ Claude SERVAN-SCHREIBER, « Marguerite Yourcenar s'explique », *Lire*, juillet 1976, p. 10-22.

oppose l'idée que « notre corps [n'est] qu'un édifice où cohabitent des âmes multiples » (*Par-delà le bien et le mal*, § 19, 575).

Dans *Mémoires d'Hadrien*, ces questions sont bien sûr évitées dans leurs formulations philosophiques actuelles, mais elles n'en nourrissent pas moins les propos de l'empereur. Ce n'est du reste pas un hasard si celui-ci présente à Marc le spectacle de sa personne démultipliée dans la partie du volume intitulée *Varius multiplex multiformis*. Si la devise est historiquement attestée (c'est par ces mots que l'*Épitome de Caesaribus* qualifie la versatilité du caractère d'Hadrien), Yourcenar lui superpose l'idée très moderne de la pluralité philosophique de la personne, à laquelle elle va durablement adhérer, puisqu'elle la coulera plus tard dans le moule renaissant de *L'Œuvre au Noir*, avec la devise « *Unus ego et multi in me* » de son protagoniste Zénon (*ON*, p. 699). Mais on la rencontre aussi chez d'autres écrivains du temps, comme Paul Valéry, par exemple :

Je t'ai dit que je suis né plusieurs, et que je suis mort, un seul.⁸

Devenir ce que nous sommes

L'énoncé de Paul Valéry, nietzschéen indiscutable, est à mettre en regard avec une curieuse clause d'Hadrien. Celui-ci écrit :

Je voulais que mon prestige fût personnel, collé à la peau [...]. J'avais pour le moment assez à faire de devenir, ou d'être, le plus possible Hadrien. (*MH*, p. 118, / p. 366)

Cette peau hadrienne tendue entre l'immutabilité essentialiste exprimée par le verbe "être" (que l'on pourrait dans ce contexte ancien dire parménidienne) et le dynamisme volontariste contenu dans le verbe "devenir" (que l'on pourrait dire héraclitéen) est un problème de la philosophie du *moi* qui a toujours hanté Yourcenar. Refusant d'apporter une réponse définitive à cette aporie, elle a adopté la voie proposée par Nietzsche, qu'elle condense dans la

⁸ Paul VALÉRY, *Eupalinos ou l'Architecte*, *Œuvres*, tome II, Jean HYTIER éd., Paris, Gallimard (coll. « Bibliothèque de la Pléiade », n° 148) 1960, p. 114-115.

clausule que l'empereur profère – *devenir* ou *être* Hadrien. Pour ce qui est de la crédibilité historique, ce dernier a eu l'occasion, en familier de la poésie grecque, de rencontrer la juxtaposition des verbes “être” et “devenir” dans les odes pythiques de Pindare : γένοι', ὅπως ἔσσι, « deviens ce que tu es » (*Pythiques* II, 72). Quant à Yourcenar, rappelons qu'elle avait dans sa jeunesse rédigé une longue étude biographique sur Pindare. Or cette ancienne injonction avait justement été reprise par Nietzsche comme prescription centrale d'*Ecce homo*, œuvre dont le sous-titre se lit : « Comment on devient ce qu'on est ». Quel était là le propos de Nietzsche ? Par cette formule ouvrant son autobiographie intellectuelle, il entendait donner une solution à l'aporie philosophique opposant d'un côté l'être immuable et l'être en devenir, de l'autre la volonté de changer et la soumission au destin. C'est l'objet même de la quête d'Hadrien lorsqu'il écrit à Marc : « je voulais trouver la charnière où notre volonté [le libre-arbitre] s'articule au destin [la fatalité] » (*MH*, p. 52, / p. 318). Car si tout est prédestiné, si l'homme est, comme le pose Hadrien, « simple jouet des choses » (*MH*, p. 66, / p. 328), il n'y a pas de choix possible et nous ne pouvons ni être autre chose que ce que nous sommes, ni devenir ce que nous ne sommes pas. Il ne nous reste alors qu'à assister au déroulement de notre vie comme à une pièce de théâtre. Si au contraire le monde n'est pas déterminé, nous pouvons devenir ce que nous ne sommes pas actuellement et les divers acteurs peuvent devenir des actants. Comment concilier ces inconciliables, d'où la tierce solution semble exclue ? En comprenant le *fatum* positif comme une autorité intérieure, répond Nietzsche : dès lors, la véritable liberté résidera dans l'accomplissement de la nécessité. Et qu'est-ce qui transmue le *fatum* intérieur en liberté ? L'*amor fati*, c'est-à-dire l'acquiescement préalable à la fatalité de soi. C'est aussi la conclusion à laquelle aboutit Hadrien qui l'exprimera évidemment en termes plus neutres : « Je voulais l'état où j'étais » (*MH*, p. 53, / p. 318).

Le tyran tombé

Des personnages divers régnaient en moi tour à tour, aucun pour très longtemps, mais le tyran tombé regagnait vite le pouvoir. (MH, p. 65/, / p. 328)

Qui est ce tyran tombé qui reprend le pouvoir après que les divers personnages ont tour à tour joué leur rôle ? Plus loin dans le même passage, qui est ce « directeur de troupe », ce « metteur en scène » (MH, p. 66, / p. 328) enfin ? On le voit, bien que divers personnages se succèdent en Hadrien, celui-ci les domine par son désir d'introspection, par le travail de sa mémoire et par une conscience fédératrice.

Si le lecteur d'aujourd'hui peut suivre sans mal cet espèce de monologue intérieur de l'empereur, c'est bien parce qu'il est dépositaire de toute la tradition ultérieure de la philosophie occidentale édiflée autour d'un *moi* unique, souverain et réflexif, et déclinant diverses modalités de l'examen de conscience. Car il y a effectivement dans les propos d'Hadrien un anachronisme notionnel. L'idée, pour nous communément admise, d'un sujet clos, assuré de lui-même par la médiation de la conscience qu'il a de soi, n'est pas admissible telle quelle pour le monde antique. Les analyses de Marcel Détiene, d'Ignace Meyerson et de Jean-Pierre Vernant ont souligné combien « la complexité de la topologie psychologique présente dans les textes littéraires et philosophiques anciens [...] allait à l'encontre de l'idée d'un tout unifié de l'individu et d'un rapport réflexif à soi-même »⁹. Selon Frédérique Ildefonse qui résume leurs propos sur la question dans son étude sur la personne en Grèce ancienne, on ne trouve aux époques archaïque et classique aucun concept de personne – si l'on cherche par là un équivalent à la notion d'un être humain singulier, conscient de soi, défini par la conscience de sa singularité et de son unicité (*ibid.*).

⁹ Frédérique ILDEFONSE, *op. cit.*, p. 64-77.

Certes, à l'époque impériale, le stoïcisme va poser les bases d'un monisme psychologique en exaltant la « partie dominante » de l'âme, l'*hegemonikon*, qui fonde ce qui deviendra plus tard l'étagement de la conscience. C'est le « tyran tombé » d'Hadrien (tyran, bien sûr, à prendre ici au sens antique de chef, ἡγεμόν, d'instance directrice). Mais c'est uniquement en effectuant un remarquable télescopage philosophique qu'Hadrien peut être un et plusieurs à la fois, tout en en rendant compte par le biais d'une instance directrice. En effet, Yourcenar insuffle à l'empereur des réflexions incontestablement postérieures, à commencer par celles du futur Marc Aurèle lui-même : c'est ce dernier qui décomposera ce qu'il est en « la chair, le souffle, le guide intérieur »¹⁰ (II, 2). Hadrien est donc riche (ô combien discrètement) de nombreux écrits à venir. Sa pensée s'écrit dans un passé empiété par le présent. C'est peut-être pour cela aussi que Yourcenar lui fait dire qu'il ne devait pas abuser du monologue, comme un correctif à ce qui pourrait paraître entacher son discours d'un individualisme avant l'heure. Mais le sens premier de la chute du passage « J'apprenais enfin à ne pas abuser du monologue » doit sans doute se lire également comme la transposition du procès que la modernité a intenté contre le monisme de la personne.

Les réflexions d'Hadrien n'ébranlent pas uniquement le postulat d'unicité de l'individu. Elles se réfèrent également, dans le même passage, à une corporéité humaine en des termes d'où le mépris platonicien du corps est évincé. « Pas plus et pas moins qu'un corps », souligne Hadrien. Cette acceptation sereine de son ancrage biologique procède certes de la célébration païenne préplatonicienne à cela près que, comme le posait Détiénne, la « notion de corps ne pouvait [...] fonder la "personnalité", puisqu'elle n'était pas découverte »¹¹. Chez l'Hadrien

¹⁰ MARC AURÈLE, *Pensées*, trad. A. I. TRANNOY, Paris, Les Belles Lettres, 1925, II, 2.

¹¹ Marcel DÉTIENNE, « Ébauche de la personne dans la Grèce archaïque », *Problèmes de la personne. Exposés et discussions*, actes du colloque du Centre de recherches de psychologie comparative (Paris, 29 septembre-3 octobre 1960), Ignace MEYERSON éd., Paris / La Haye, Mouton & Co (coll. « Congrès et

yourcenarien, cette notion est redevable à la recorporéisation anti-idéaliste de l'*ego* par laquelle la modernité a converti un sujet uniquement pensant en ce sujet vivant que la grande tradition occidentale platonicienne, chrétienne, cartésienne et kantienne avait banni. Les adverbes de quantité « pas plus et pas moins » par lesquels Hadrien mesure l'importance à accorder au corps dénoncent par ailleurs deux versants d'une même méprise : celui qui d'un côté privilégie la célébration du corps et le matérialisme de la nature, et celui qui, de l'autre, exalte l'exception humaine, la glorification de la parole et de l'esprit, la spiritualité de l'humanité, l'abstraction et l'idéalisme.

Ainsi, la peau d'Hadrien abrite une multiplicité d'actants et recouvre un corps accepté. Dans le sillage de la métaphore épidermique chère à Nietzsche, la peau est aussi ouverture, le lieu par excellence où se font les échanges avec le monde externe. Changer de personnage, comme Protée, c'est changer de peau, muer. Au lieu d'être carapace protectrice – « comme une peau qui te cachait et te voilait beaucoup de choses » (*Le Gai Savoir* IV, § 307, 183) –, la peau doit devenir la porte d'entrée du nouvel *ego*. Un corps redevenu chthonien, dégagé de l'ordre métaphysique et céleste, se repaît de sa multiple altérité pour naître et renaître à lui-même :

Déjà ma peau se craquelle et se gerce,
Déjà mon désir de serpent,
Malgré la terre absorbée,
Convoite la terre nouvelle ;
(Nietzsche, *Le Gai Savoir*, « Prélude en rimes », § 8, 34-35)

Dans *Mémoires d'Hadrien*, c'est autant l'homme initié aux mystères que le libre dormeur qui peuvent avoir un aperçu plus large de ces terres nouvelles, de ces mondes multiples où la liberté ouvre le champ de tous les possibles, et dont l'infinitude fait tendre à l'universalité de l'Être.

colloques. École pratique des hautes études. Sixième section. Sciences économiques et sociales », 1973, p. 45-52 (p. 48).

Mais comme toutes les frontières, la peau est aussi fermeture : Hadrien ne se considère, au regard des immenses possibilités de l'homme, que comme un « étroit canton d'humanité » (*MH*, p. 26, / p. 299). Le monde des virtualités a le choix pour ennemi. Comme Spinoza l'énoncera, *omnis determinatio est negatio*, toute détermination particulière est une limitation de l'universel. C'est en cela que l'empereur dit rentrer « à regret » dans la peau d'Hadrien, peau de chagrin, que chaque choix de vie rétrécit.

Malléabilité et porosité de la peau / de la notion de personne

D'ailleurs, cette peau serait en elle-même une commodité physiologique, une représentation fragile, voire trompeuse, de délimitation des contours de la personne :

Ma vie a des contours moins fermes. Comme il arrive souvent, c'est ce que je n'ai pas été, peut-être, qui la définit avec le plus de justesse (*MH*, p. 32, / p. 304)
sa forme semble presque toujours tracée par la pression des circonstances (*MH*, p. 33, / p. 305)

Ici encore, la formulation est philosophiquement neutralisée pour ne pas détonner avec le paradigme antique. Pour digresser un peu, mais à peine, disons que ce n'est pas un hasard si le même siècle – le XIX^e – a vu, dans le domaine philosophique, éclater la notion de l'unicité absolue de la personne, et dans le domaine pictural, disparaître le contour de la figure humaine, dissous par les impressionnistes dans la lumière environnante.

Lorsque Hadrien constate que les contours de la personne sont fuyants, que la personne elle-même n'est pas une, et que ses virtualités sont immenses, il est à la fois angoissé et exalté. Exalté car en lecteur des Pythagoriciens et des atomistes, le vide ne l'effraie pas. Ou plutôt n'effraie pas Yourcenar, lectrice des philosophies orientales et auteur de *Mishima, ou la Vison du vide*. Car il s'agit moins ici du vide physique des Anciens que d'une vacuité philosophique ou existentielle. « [S]avourer », comme le dit Hadrien, la vacuité de « cet homme vide, cette existence sans

passé » (MH, p. 26, / p. 299) n'est possible que si nous envisageons ce vide avec les lectures bouddhistes de Yourcenar, et les attributs conceptuels que nous lui connaissons aujourd'hui. Angoissé, car nous ne sommes pas toujours maîtres de ce qui nous façonne. « Quand je considère ma vie, dit Hadrien, je suis épouvanté de la trouver informe » (MH, p. 32, / p. 304). Il perçoit « bien dans cette diversité, dans ce désordre, la présence d'une personne, mais sa forme semble presque toujours tracée par la pression des circonstances » (MH, p. 33, / p. 305). D'où vient cette conception de la personne comme une glaise initiale informe ? Non de la pensée antique, en dépit des cosmogonies présocratiques qui faisaient naître les formes du chaos de l'indistinct, ni même du fonds biblique, mais plus probablement sans doute du « Théorème de l'amorphisme humain » de Robert Musil, auteur que Yourcenar tenait en haute estime. Selon l'écrivain autrichien, l'« homme n'existe que dans des formes qui lui sont fournies du dehors. Dire qu'il "se dégrossit au contact du monde" est une métaphore beaucoup trop faible ; on devrait dire qu'il épouse étroitement sa cavité »¹². C'est en termes similaires que Yourcenar conçoit la manière dont sa forme aurait été façonnée : de l'extérieur, en se rappelant comment, enfant, son corps lui fut révélé sous les baisers de sa nourrice Barbe : « Vers deux ou trois ans, je me souviens d'avoir été soulevée de mon petit lit-cage, et mon corps tout entier couvert de chauds baisers qui en dessinaient les contours à moi-même inconnus, me donnant pour ainsi dire une forme »¹³.

¹² Robert MUSIL, *Essais, conférences, critique, aphorismes, réflexions*, textes choisis, traduits de l'allemand et présentés par Philippe JACCOTTET, Paris, Seuil (coll. « Don des Langues »), 1984, p. 349. Dans son essai inachevé de 1923, *L'Allemand comme symptôme*, Musil énonce son « Théorème de l'amorphisme humain », diffus dans toute son œuvre, selon lequel l'homme n'a pas de forme propre et n'existe que dans des formes qui lui sont fournies du dehors.

¹³ Marguerite YOURCENAR, *Quoi ? L'Éternité*, in *Essais et mémoires*, Paris, Gallimard (coll. « Bibliothèque de la Pléiade »), 1991, p. 1341.

L'au-delà de la peau

“Identité” et “altérité” sont ainsi dans le monde yourcenarien deux concepts dont les rigides frontières définitives sont constamment prospectées et contestées. De même que la notion de “mot” peut soulever d’importants problèmes d’identification – qu’est-ce qu’un mot ? comment l’isoler dans la chaîne écrite ou parlée ? –, ainsi le *je* délimité par la peau de chaque individu est difficile à cerner : comment l’isoler dans la chaîne biologique ? Un autre attribut du sujet tout-puissant dont les XIX^e et XX^e siècles ont débattu est l’illusion de croire qu’il constitue une monade physiologique, un *unicum* corporel, illusion d’autant plus difficile à ébranler qu’elle a pour elle la solidité du sens commun.

Dans *Le Labyrinthe du monde*, Yourcenar va distendre les frontières de la circonscription corporelle de l’individu vers l’amont de sa personne : le *moi* y débordera le temps de l’individu pour empiéter sur celui de l’espèce. Dans *Mémoires d’Hadrien*, l’empereur se détourne rapidement de son ascendance : je rêvais, écrit-il, « à ces hommes dont je ne savais presque rien, mais dont j’étais sorti, et dont la race s’arrêtait à moi » (*MH*, p. 246, / p. 462). Plus loin, il avoue : « Ce n’est point par le sang que s’établit d’ailleurs la véritable continuité humaine » (*MH*, p. 273, / p. 483). Il va donc distendre ses frontières, tenter de se prolonger au-delà de sa peau – méta-physiquement donc – vers un aval intangible de sa personne, vers le prolongement, aussi relatif soit-il, que procure l’immortalité littéraire :

Les poètes aussi m’occupèrent ; j’aimais à conjurer hors d’un passé lointain ces quelques voix pleines et pures. Je me fis un ami de Théognis, l’aristocrate, l’exilé, l’observateur sans illusion et sans indulgence des affaires humaines, toujours prêt à dénoncer ces erreurs et ces fautes que nous appelons nos maux. [...] l’immortalité qu’il promettait au jeune homme de Mégare était mieux qu’un vain mot, puisque ce souvenir m’atteignait à une distance de plus de six siècles. Mais, parmi les anciens poètes, Antimaque surtout m’attacha : j’appréciais ce style obscur et dense, ces phrases amples et pourtant condensées à l’extrême, grandes coupes de bronze emplies d’un vin lourd. [...] Antimaque

avait mieux compris le mystère des horizons et des voyages, et l'ombre jetée par l'homme éphémère sur les paysages éternels. Il avait passionnément pleuré sa femme Lydé ; il avait donné le nom de cette morte à un long poème où trouvaient place toutes les légendes de douleur et de deuil. Cette Lydé, que je n'aurais peut-être pas remarquée vivante, devenait pour moi une figure familière, plus chère que bien des personnages féminins de ma propre vie. Ces poèmes, pourtant presque oubliés, me rendaient peu à peu ma confiance en l'immortalité. (MH, p. 236, / p. 454)

*

De la même façon que le nom d'Antimaque est resté vivant par Lydé, ainsi Hadrien tisse sa voix avec celle de Marguerite Yourcenar. Il ne s'agit pas seulement d'immortalité littéraire, mais dans le corps du texte, d'une fusion énonciative remarquable. Nombreux sont en effet dans l'œuvre yourcenarienne les lieux de langage où la voix de l'auteur usurpe celle de ses protagonistes dans un espace d'ambiguïté énonciative. Ce qui a été appelé le « monologue narrativisé », ou « style indirect libre de pensées »¹⁴, ne permet pas toujours de distinguer les discours du fait de l'absence totale d'incises ou de transitions. Comme l'a dit Hélène Jaccopard, « le “mortier” est invisible » (*ibid.*).

*

C'est bien cette extraordinaire fusion du présent d'hier et d'aujourd'hui, cette réactualisation d'un patrimoine qui remonte à plus de vingt-cinq siècles dans une voix ancienne, certes, mais aspirant par ses réflexions à l'universalité, qui a interpellé le lecteur d'aujourd'hui, a contribué à conférer l'immortalité littéraire à *Mémoires d'Hadrien* et à ériger cette œuvre au rang de maître livre.

Yourcenar est entrée dans la peau d'Hadrien. Mais non à regret.

¹⁴ Hélène JACCOMARD, *Lecteur et lecture dans l'autobiographie française contemporaine : Violette Leduc, Françoise d'Eaubonne, Marguerite Yourcenar*, Genève, Droz (coll. « Histoire des idées et critique littéraire »), 1993, p. 121.